NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

59 Nº 6 1932

Le Judaïsme avant Jésus-Christ

Jean CALES

p. 538 - 546

https://www.nrt.be/es/articulos/le-judaisme-avant-jesus-christ-3412

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« Le Judaïsme avant Jésus-Christ [1] ».

« Jésus-Christ, que nous adorons comme Dieu, mais aussi véritablement homme, est né en Judée et y a prêché sa doctrine. C'est de là que ses disciples, tous Juifs, se sont répandus dans le monde. Plus la critique s'applique à l'étude de ce mouvement religieux, plus elle reconnaît son point de départ juif, ce qui pour nous ne nuit nullement à sa divine originalité » (p. IX).

On comprend dès lors le vif intérêt qu'offre au savant chrétien, et même au chrétien tout court, la connaissance de « l'état religieux des Juifs au temps de Jésus-Christ ». — « Notre religion est-elle sortie du Judaïsme, palestinien ou égyptien, ou de tous les deux », tels qu'ils apparaissent à un historien impartial et compétent ? — Ou: quels sont les rapports entre Judaïsme et Christianisme, et pourquoi les Juifs ont-ils refusé jusqu'ici, dans leur grand ensemble, d'adhérer à celui que nous regardons comme leur Messie ? — On trouvera là-dessus des données riches et précises dans le nouveau livre du R. P. Lagrange, livre peut-être un peu hâtivement écrit, mais qui est, dans son fond, le fruit de longues et très vastes études d'un esprit élevé, sympathique, singulièrement pénétrant et compréhensif.

Il n'a pas voulu faire un nouveau Schürer ni même un nouveau Bousset-Gressmann, un répertoire complet de l'histoire, de la situation intérieure et des doctrines juives au cours des deux siècles qui précédèrent Jésus-Christ. Son but a été de présenter une esquisse sommaire accessible aux lecteurs cultivés, mais non spécialisés. Et il lui a paru que « pour cela quelques traits significatifs, soit de l'histoire, soit de la doctrine, sont plus utiles qu'une énumération de tous les éléments ».

Après une introduction bibliographique sur les sources anciennes (Flavius Josèphe et les écrits rabbiniques) et sur les travaux récents des savants, l'ouvrage est partagé en quatre parties.

La première passe brièvement en revue « *les données antécédentes* », c'est-à-dire « la fondation du Judaïsme » avant, pendant et après la captivité babylonienne; et « la religion hellénistique » contre laquelle le Judaïsme eut à défendre son originalité et même son existence.

La seconde partie examine « *les faits et les doctrines* » durant les luttes macchabéennes, sous les derniers Asmonéens, sous les Hérode et au

(1) *Le Judaïsme avant Jésus-Christ* par le P. M.-J. LAGRANGE, des Frères Prêcheurs. — Paris. Librairie Lecoffre. J. Gabalda et fils. — 1931. — In-8° raisin de XXVII-624 pages.

temps des procurateurs romains. Les faits y sont joints aux doctrines « afin d'expliquer, s'il se peut, comment les faits ont transformé les doctrines, par influence directe ou en provoquant une réaction, et comment les doctrines ont donné aux faits un cours différent ». C'est ainsi qu'après le chapitre sur « Antiochus IV et les Macchabées », un autre suit qui étudie « l'avènement du règne de Dieu d'après le prophète Daniel »; puis un autre qui montre « l'apocalyptique *succédant* au prophétisme » et expose « le genre littéraire », « l'esprit et les doctrines » des apocalypses en général. — Plus loin, après « l'unité nationale reconquise » sous Jonathan, Simon, Jean Hyrcan, l'on voit au concret « l'apocalyptique sous les premiers Asmonéens » : Hénoch I-XXXVI : « le péché et le jugement »; XCIII, 1-10 et XCI, 1-17 : « les semaines »; LXXXIII-XC : « les songes »; — « le livre des Jubilés »; — « les Testaments des Douze patriarches » (fils de Jacob). — A la suite d'une esquisse sur « les derniers Asmonéens », l'on voit « la renaissance du messianisme davidique chez les Pharisiens », telle qu'elle apparaît dans les Psaumes de Salomon. — Enfin, après une étude très fouillée du règne d'Hérode Ier (que le P. Lagrange se refuse à appeler « le Grand ») et une étude plus brève sur « les fils d'Hérode » et « la Judée annexée à l'empire romain », un dernier chapitre traite de « la victoire attendue de Dieu sur les puissances du mal », d'après les écrits apocryphes probablement composés à cette époque : « l'Assomption de Moïse », « le livre des paraboles d'Hénoch », « la Sagesse d'Hénoch ».

La troisième partie, sur laquelle nous allons revenir, a pour objet « la situation du Judaïsme avant Jésus-Christ » : c'est-à-dire « les sectes », « les grands thèmes », « la question des influences étrangères », « les tendances du Judaïsme dans ses rapports intimes avec Dieu ».

La quatrième partie est consacrée au Judaïsme en Égypte : origines historiques, tentatives de propagande et d'apologétique par l'imitation des genres littéraires grecs; traduction grecque de la Bible; lutte contre la religion gréco-égyptienne, notamment dans le livre canonique de la Sagesse de Salomon; monographie de Philon le Juif.

Peut-être cette simple énumération, toute sèche et très incomplète qu'elle est, fera-t-elle quelque peu soupçonner la multiplicité et la complexité des questions abordées dans le volume. — Ne pouvant insister sur aucune, nous voudrions au moins signaler quelques points de la troisième partie, le cœur du sujet, nous semble-t-il, et donner de plus quelque idée de la « Conclusion générale ».

I. *Les sectes.*

Josèphe a popularisé la distinction de trois sectes nettement caractérisées dans le Judaïsme contemporain de Jésus-Christ : les Pharisiens, les Sadducéens et les Esséniens.

Quelques savants juifs ont essayé récemment de réhabiliter les premiers et de les laver des accusations portées contre eux par les Évangiles. — Le P. Lagrange paraît donner la note juste : Les Pharisiens n'étaient ni une école philosophique ni un parti proprement et directement politique, mais « un parti purement religieux », la religion étant d'ailleurs nationale; ce fut toujours sa force, le secret de son influence persévérante, à peine entamée de nos jours parmi les Juifs.

« Nous voudrions les définir : une association qui se flattait de connaître plus exactement que quiconque la loi de Dieu, dans son texte et dans sa tradition, organisée pour la pratiquer plus ponctuellement, et pour l'imposer aux autres » (p. 272).— « Être fidèle dans les plus petites choses que Dieu commande, c'est lui témoigner un grand amour. — Encore est-il qu'il existe une hiérarchie des choses bonnes, et que les principales ne doivent pas être subordonnées aux moindres, comme si l'on sacrifiait la charité à quelque point de règle » (p. 273).

« Les Pharisiens avaient ajouté à la Loi des points nouveaux ». Il fallait bien le faire, la Loi n'ayant pu prévoir tous les cas et pour tous les temps. Mais, « se croyant obligés de faire prévaloir une autorité qu'ils n'avaient pas, il leur est arrivé de tomber dans une infatuation voisine de la présomption et de l'orgueil » (p. 273 sq.).

Leurs additions portaient surtout sur trois points : le sabbat, la pureté légale, le paiement des dîmes aux lévites et aux prêtres. — Touchant le sabbat, ils avaient, à force d'épiloguer sur les mots, multiplié les interdictions jusqu'à porter un défi au bon sens, par exemple quand ils défendaient de « manger un œuf pondu le jour du sabbat, ou un fruit tombé de l'arbre à pareil jour » (p. 274). — Sur les impuretés, leur imagination se donnait encore plus libre carrière. « Le « saint » craignait de se contaminer par le contact de ceux qui ne se seraient pas purifiés, et pour plus de sûreté il soupçonnait d'être dans ce cas tous ceux qui ne faisaient pas profession de sainteté. — C'est là, si nous ne nous trompons, l'erreur fondamentale du pharisaïsme : faire du zèle religieux une raison d'éviter les relations **cordiales avec le prochain et presque un devoir de le mépriser**

comme impur » (p. 275 sq.). — De sa part, « l'état normal », en face des non-pharisiens, « était la défiance qui soupçonne et déjà condamne et par conséquent le mépris » (p. 277). — Fiers de leur science et férus de leur « sainteté » trop purement rituelle et trop souvent hypocrite, ils regardaient de très haut le vulgaire ignorant et impur.

Du reste, si leur conduite était répréhensible et parfois odieuse, leurs croyances étaient en général orthodoxes. Et Jésus, qui a si sévèrement démasqué leur piété feinte et trop contente de soi, « a plutôt recommandé leur autorité comme docteurs quand ils commentaient la loi de Moïse » (p. 278).

Sur les Sadducéens, nous sommes plus parcimonieusement renseignés. — Après les avoir évincés définitivement, les Pharisiens firent tout le possible pour oblitérer et brouiller leur souvenir, au point de paraître parfois les confondre avec les Samaritains demi-païens. — En fait, c'était le parti des prêtres, groupés autour de leurs chefs descendants de Sadoc, auxquels s'étaient jointes en bon nombre les familles distinguées par le rang ou la fortune. Ils admettaient la Loi de Moïse et sans doute aussi, à un rang inférieur, les autres livres inspirés de l'Ancien Testament. Mais ils refusaient d'accepter les traditions ajoutées par les scribes et les docteurs. Ils niaient aussi la résurrection des morts et l'immortalité de l'âme, telle, s'entend, qu'on la comprenait depuis qu'on avait dépassé la conception de la vie d'ombre du *sheol*. En un mot, sur l'au-delà, ils s'en tenaient à la lettre du Pentateuque comprise de manière toute matérielle. Leur piété était plus froide que celle des Pharisiens sans être vraisemblablement moins formaliste et moins intolérante. — En sorte qu'on peut penser avec le P. Lagrange que le « judaïsme n'a pas à regretter que la tendance pharisienne ait prévalu » (p. 306).

Vue de loin, la secte des Esséniens a un faux air de Congrégation de Trappistes : organisation en Communautés bien hiérarchisées (dans les environs de la Mer Morte), postulat et noviciat avant l'admission des sujets, pas de propriété individuelle, célibat, vêtements blancs, vie austère et silencieuse, travail des champs et élevage du bétail, etc... — De près, ce sont bien des Juifs qui la composent, et même, semble-t-il, des Pharisiens renforcés. Leur souci de pureté légale est poussé à l'extrême : bain quand on a été touché par un confrère de classe inférieure (ils étaient hiérarchisés en quatre classes); bain

avant les repas; bain après la satisfaction des besoins naturels (dont il fallait s'abstenir absolument le jour du sabbat). Pour ceux-ci, ils devaient creuser, au moyen d'une hachette reçue à cette fin lors de leur admission, un trou profond d'un pied qu'il fallait avoir soin de combler après la besogne accomplie! Afin de ne pas contracter de souillure au contact du vulgaire, ils s'abstenaient de pénétrer dans l'enceinte du Temple. Le P. Lagrange pense qu'une salle spéciale leur était réservée. Ce n'est pas évident. — En fait de croyances, ils se rapprochaient des Pharisiens, sauf qu'ils niaient la résurrection et tenaient que les âmes, préexistantes au corps, retrouvaient leur liberté à la mort de celui-ci et recevaient la rétribution méritée, les bonnes dans des sortes d'îles fortunées, les méchantes dans un enfer souterrain, lieu de supplices éternels. — Avec beaucoup d'ingéniosité, le P. Lagrange a cru pouvoir rapporter aux Esséniens la composition d'importantes apocalypses apocryphes : l'Assomption de Moïse et la compilation éthiopienne d'Hénoch. Il croit qu'ils se transformèrent plus tard en ces Mandéens qui sont à la mode depuis quelques années bien au delà de leur mérite. — Ils cessèrent, en tout cas, d'être en vue après les guerres romaines durant lesquelles ils firent preuve d'un courage intrépide non exempt de fanatisme. — Tout porte à croire qu'ils eurent des accointances, au moins indirectes avec le pythagorisme. — Sur leur attitude à l'égard du christianisme naissant toute donnée positive nous manque. Elle dut être plus défavorable encore que celle des Pharisiens dont un bon nombre finalement accepta l'Évangile.

II. *Les thèmes doctrinaux essentiels.*

Après avoir envisagé les doctrines dans le cadre des événements historiques et dans celui des sectes, le R. P. Lagrange a jugé avec raison qu'il y avait lieu d'en reprendre une dernière fois les points essentiels pour constater d'un coup d'œil leur aboutissement.

Au sujet de l'unité et de l'unicité de Dieu, il n'y avait point de divergences. « Les Juifs non seulement affirmaient cette vérité, elle était la base de leur religion, étalée avec un légitime orgueil... La splendeur... de cette foi... était seulement un peu voilée par cette considération que le Dieu unique était le Dieu des Juifs, et qu'il n'était possible de le reconnaître et de lui rendre un culte qu'en devenant membre de la nation qu'il avait choisie pour être son peuple » (p. 342 sq.).

Le thème de « la rétribution dans la vie future » est loin d'être aussi simple. Suivant la remarque de Bossuet, « la loi de Moïse ne donnait à l'homme qu'une première notion de la nature de l'âme et de sa félicité... Encore donc que les Juifs eussent dans leurs Écritures quelques promesses des félicités éternelles, et que, vers le temps du Messie, où elles devaient être déclarées, ils en parlassent beaucoup davantage, comme il paraît par les livres de la Sagesse et des Macchabées; toutefois cette vérité faisait si peu un dogme formel et universel de l'ancien peuple que les Sadducéens, sans le reconnaître, non seulement étaient admis dans la synagogue, mais encore élevés au sacerdoce. C'est un des caractères du peuple nouveau de poser pour fondement de la religion la foi de la vie future; et ce devait être le fruit de la venue du Messie » (*Disc. sur l'hist. univ.*, 2e partie, ch. 19; — cité p. 343).

La croyance en la rétribution dans la vie future se développa en Israël par le fait d'une foi incoërcible dans la justice de Dieu, mais « non sans une assistance de Dieu qui eut vraisemblablement le caractère de révélations successives » (p. 344). — Dans les Proverbes, on en voit quelques « étincelles » : la sagesse mène en haut et à la vie; la folie en bas, à la mort et au sheol. — Dans les ps. 49, 16, 73 (Vulgate 48, 15, 72), le juste apparaît préservé du sheol, recueilli auprès de Dieu et vivant avec lui dans une intimité qu'on entrevoit à jamais indissoluble. — Job sait qu'après la mort, qui vient pour lui à grands pas, il verra Dieu de ses yeux. Donc il sera ressuscité, pense le P. Lagrange. — Isaïe, XXVI, 17-19 et Daniel, XII, 1 sq. prédisent la résurrection des bons. Les martyrs macchabéens attendent fermement la vie éternelle et la résurrection (II Macch., VII, 9, 11, 23, etc.). L'auteur du livre de la Sagesse ne parle point de résurrection, mais annonce la vie bienheureuse des justes avec Dieu après la mort du corps...

Où en était là-dessus le Judaïsme au temps de J.-C.? — Après une brève revue des textes, le P. Lagrange conclut qu'à l'exception des Sadducéens, il « était arrivé à une doctrine ferme sur le point capital de la rétribution et demeurait uni sur la vie éternelle, récompense des justes. On était moins d'accord sur le fait et les conditions de la résurrection », comme aussi sur le point « de savoir dans quelle mesure les Gentils et les Juifs participeraient au salut définitif. On ne proclamait ni la perte de tous les Gentils, ni le salut de tous les Israélites, tant la primauté de la morale avait prévalu. Plus tard, autant qu'on en peut juger, la tendance fut de n'admettre à la vie éternelle aucun Gentil

qui n'ait fait profession de judaïsme, ni de rejeter à jamais aucun Israélite, grâce au purgatoire.

« Mais dans les Apocalypses, le purgatoire n'est pas prévu, les haines entre Israélites sont atroces, et sûrement les apostats seront condamnés à l'enfer ou anéantis tandis que des Gentils convertis seront sauvés ».

En somme, « même en le comparant seulement à l'Ancien Testament, le judaïsme des Pharisiens, le seul qui soit resté dans la tradition, ne laisse entrevoir aucun progrès dans la doctrine, encore moins une religion plus intérieure ». C'est plutôt le contraire, et notamment, « l'exclusivisme plus accentué du nationalisme laisse une impression pénible au cœur » (p. 362 sq.).

Les espérances messianiques sont beaucoup plus sensiblement en régression. — Évidemment il n'y a pas lieu de reprocher au judaïsme de n'avoir « pas su grouper dans une seule figure, les traits du Sauveur indiqués dans l'Ancien Testament » et rappelés par le P. Lagrange (avec une insistance très spéciale sur « le Serviteur de Iahvé » ou le Messie rédempteur par la souffrance et la mort). — « Seule la réalité divine devait révéler cette unité dans celui qui aima à se dire Fils de l'homme, qui naquit en Judée, où il vécut, où il prêcha, où il fut rejeté, souffrit et expia, sans avoir exercé aucun des actes de la royauté, et qui fut cependant condamné pour s'être reconnu roi d'Israël, c'est-à-dire Messie, et Fils de Dieu; qui, après sa mort, eut une postérité spirituelle innombrable, laquelle l'adore ressuscité et le reconnaît pour être son Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire Messie » (p. 384).

Mais s'il est manifeste que le judaïsme ne pouvait par avance faire la synthèse du messianisme tel qu'il devait se réaliser, « on eût eu droit d'attendre d'une société religieuse fidèle... qu'elle conservât », dans son intégrité chacun des aspects prédits, « tout en se conformant au progrès de la révélation dans le sens spirituel. Ce ne fut pas le cas » (p. 384).

Sous les premiers Asmonéens, il y eut tendance à oublier le Messie davidique. Les Pharisiens y revinrent assez promptement. « Dans les Psaumes de Salomon », « l'idéal du fils de David... reparaît dans tout son éclat avec le prestige de l'enseignement doctrinal que ces docteurs accordaient au roi de leurs rêves. Le Messie ne triomphera pas par les armes, mais par le secours de Dieu. Cependant, il est un pur homme : ni Isaïe (avec l'Emmanuel, fils de la Vierge, Conseiller-Miracle, Dieu-héros, Père à jamais, Prince de la paix), ni Daniel (avec le Fils d'homme

venant sur les nuées et siégeant auprès de Dieu) n'ont rien suggéré à l'auteur qui dépasse la destinée d'un roi docteur; il n'expie rien, il n'a pas pour les « îles » l'appel compatissant du Serviteur de Iahvé : il domine les païens plus qu'il ne les éclaire » (p. 385). — Surtout, assez divisé sur la manière d'entendre son Sauveur, le Judaïsme a été parfaitement unanime à laisser de côté toute idée d'un Messie souffrant. — Nous entendons le Judaïsme officiel et qui a parlé, non les milieux humbles et paisibles où germa immédiatement et comme naturellement la semence de l'Évangile.

La même exception est à sous-entendre pareillement, et peut-être à plus forte raison, dans l'important chapitre sur « les tendances du Judaïsme dans ses rapports intimes avec Dieu ».

Le Judaïsme des Pharisiens et des rabbins permettait-il d'avoir une vie d'union intime et surnaturelle avec Dieu, embarrassé qu'il était dans l'inextricable réseau de ses traditions et de ses lois ? — Sans doute un certain légalisme peut se concilier avec la vie mystique. « C'est une question de mesure. Le mystique est persuadé qu'il doit embrasser de toute son âme les préceptes de Dieu : *tu mandasti mandata tua custodiri nimis*. Il n'éprouve aucun besoin de les multiplier, de s'engager dans un réseau d'observances minutieuses où l'élan de son âme serait brisé... Dans le Judaïsme, la casuistique était presque tout. L'esprit des prophètes était si bien étouffé qu'on était persuadé que Dieu n'inspirait plus de prophètes. L'intimité était refroidie. Il est difficile de se refuser à l'évidence de ce fait » (p. 434 sq.). Tout paraît indiquer que « les anciens germes de vie mystique déjà puissants et développés dans l'Ancien Testament, dont l'Évangile a fait un grand arbre, se sont plutôt atrophiés dans le Rabbinisme, sans qu'il ait toutefois perdu de vue les idées directrices essentielles » (p. 435).

Il nous faudrait étendre ces notes bien au delà des limites qui conviennent si nous voulions suivre le P. Lagrange dans ses pages suggestives sur ce que Bousset appelait *Die Hypostasen-Spekulation*, sur l'Esprit-Saint, la *Shekina* ou l'Habitation, le *Memra* ou la Parole; et encore sur les noms de Dieu, le nom de Père; et même sur des sujets aussi essentiels que la prière officielle ou privée et sur l'amour de Dieu.

De tout cela, il paraît ressortir avec évidence que le Judaïsme, au moment où Jésus-Christ allait venir, avait éloigné Dieu des âmes au lieu de l'en rapprocher, avait tendu à le reléguer dans une transcendance abstraite et froide, avait développé peut-être la crainte et le

respect, mais aux dépens de la vraie piété et de la confiance filiale. Il conservait sans doute les germes religieux de l'Ancien Testament, mais un peu comme l'on garde des plantes dans un herbier, en les appauvrissant, les atrophiant et les desséchant.

Et par là s'explique son refus de reconnaître son Messie, quand il parut, et son attitude irréductiblement hostile vis-à-vis des chrétiens.

Si donc notre religion est sortie du Judaïsme quant à son premier article fondamental, la foi en un Dieu unique, créateur et rémunérateur, elle n'a pu sortir du même Judaïsme quant au second article essentiel, « la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu, incarné pour le salut des hommes ».

Judaïsme et Christianisme se réclament également de l'Ancien Testament.

Le Judaïsme a prétendu garder fidèlement celui-ci en l'enrichissant seulement des traditions ancestrales. — En réalité, il l'a diminué et adultéré. Les Pharisiens ont eu : une « tendance très nette à élaguer les éléments surnaturels, à les restreindre à des formalités accessibles à la raison »; la « résolution bien arrêtée de constituer une nation fidèle à sa religion, mais à une religion faite exprès pour un seul peuple »; l' « attachement à la Loi par une observance ponctuelle et raffinée, multipliant les occasions d'un service assidu »; la « conviction que le Messie serait leur homme, leur docteur et leur capitaine, contraignant les Gentils à s'incliner devant eux et devant lui » (p. 591). — L'énumération pourrait et devrait être longuement poursuivie.

Alors c'est donc le Christianisme qui est fidèle à l'Ancien Testament ? — Il « n'est pas sorti et ne pouvait sortir de la Révélation ancienne par voie de pure interprétation, ajoutons pour plus de netteté : « rationnelle ». Tant que saint Paul a interprété l'Ancien Testament par lui-même et en Pharisien, il est demeuré Pharisien. Pour le bien comprendre, il lui a fallu une révélation nouvelle, celle de Jésus-Christ. Jésus-Christ n'est pas seulement la réalisation des prophéties, il leur donne plus de lumière. Il n'est pas seulement le point où la Révélation aboutit, il la complète, il lui donne son efficacité. Il rejoint l'Ancien Testament par-dessus le Judaïsme et révèle son vrai sens qui était encore voilé » (p. 589).

Il faudrait tout citer de ces pages si nuancées et si pleines. Mais nos lecteurs les liront dans le livre même. Nous avons eu l'intention de les y inviter, non la présomption de les en dispenser.

JEAN CALÈS, S. I.